

Jacques-Rémy Girerd

*Preuves d'amour
et d'ailleurs*

Roman

Éditions Delatour France

Du même auteur

Cœur de trèfle, Gallimard, 2004. À vue d'œil, 2005

L'enfant au grelot, Casterman, 1999

La Prophétie des grenouilles, roman, Hachette Livre, 2003
Le Livre de Poche, 2004

La Prophétie des grenouilles, Milan, 2003

Mia et le Migou, Milan, 2008

Le Mystère de l'œil noir, Bayard, 2008
CD audio, *J'aime lire*, Folimage, 2008
Milan poche, 2009

Tante Hilda !, roman, Flammarion, 2014

Spaghetti à la Giuseppe

Onze heures de train. Jusqu'à Rome. Pour retrouver Rossana. Au petit matin, je sors de la gare avec son plan gribouillé. Cours dans la ville. Saute dans un bus. Cours encore. Jusqu'à Via del Pellegrino. Au 132, je m'engouffre sous une porte cochère. Me faufile entre les montants d'un échafaudage planté dans la cage d'escalier. Grimpe quatre à quatre les trois étages. Haletant. Cheveux en bataille. Chemise trempée. Le clocher de Sant'Andrea della Valle sonne dix fois. Pile à l'heure ! Je presse la sonnette. Le cœur tendu.

La porte s'ouvre sur un élégant quadragénaire aux tempes grisonnantes.

– *Buongiorno !...* Laisse-moi deviner, tu es Giacomo ?
Sono Giuseppe, le père de Rossana !

Je baragouine un vague bonjour.

– Rossana est là ?

– Malheureusement, non. Elle est allée à la manifestation pour la libération de Franco Serra. Elle devait rentrer hier soir ! C'est toujours comme ça avec elle. On ne sait jamais

quand elle part ni quand elle revient. Peut-être aujourd'hui, peut-être demain. *Dio solo lo sa !* Le principal c'est que tu sois là ! *Benvenuto !*

Gêné, je fais mine de tourner les talons.

– Je vous remercie. Je repasserai plus tard.

– Pas question ! On va l'attendre ensemble.

– Non, non ! Je ne veux pas vous déranger.

– Giacomo, tu es ici chez toi ! *Ecco !*

Giuseppe me pousse vers la cuisine. Attrape un carton de légumes. Passe un tablier.

– J'allais préparer quelque chose à manger. Tu as faim ?

– Euh ! C'est un peu tôt... Je vous remercie...

– Si on veut déjeuner à midi, il est temps de s'y mettre !

Pose ton sac !

Giuseppe déballe avec précaution le contenu de son marché sur la table : pâtes fraîches, oignons, tomates, gousses d'ail et toutes sortes de condiments.

– Tu vas goûter les spaghettis les plus *deliziosi di tutta l'Italia* : spaghetti à la Giuseppe, tu connais ?

– Oui bien sûr ! Non... pas du tout, je veux dire !

– Alors tu vas voir !

Le maître-queue étudie avec minutie sa demi-douzaine de tomates : carnation des fruits, texture, brillance... Les examine sous toutes les coutures. Repère les infimes différences. Les hume à plein nez avant de les plonger vingt-huit secondes, « pas une de plus ! », dans l'eau bouillante. Les épluche délicatement avec le dos d'un couteau. Émince les oignons sur une plaque de marbre...

Un torrent se déverse de la bouche de mon hôte. Il décortique et commente à l'infini. Développe des théories savantes sur l'huile d'olive... Ses méthodes de pressage... Sa translucidité... Son arôme... Sa saveur... La température de cuisson... La conductibilité des casseroles... La manière de déposer les ingrédients dans la sauteuse... L'art de blondir les oignons... Le volume du bouillonnement... La subtilité de l'assaisonnement... Tous les détails...

À peine ce premier volet terminé, le professeur m'initie à la préparation du *pesto*. M'enseigne l'ésotérisme du mortier. Le geste séculaire pour écraser, dans les règles de l'art, ail, pignons, sel et larges feuilles de basilic. S'enflamme soudain pour maudire les pressés de la vie, les renégats de la gastronomie qui commettent le péché capital de touiller le *ragù*. Remuant scandaleusement la divine substance avec une cuillère, laissant ainsi s'envoler, par crétinerie congénitale, ses plus intimes saveurs.

J'écoute à peine. Revois le regard coquin de Rossana, son esprit malicieux, ses longues jambes... L'écho de son rire me revient, tout en frondaison...

Oups ! Un choc métallique bouscule ma rêverie. Une louche échappée sur le marbre. Devant son fourneau, Giuseppe débite son infatigable logorrhée culinaire. Se lance avec force gestes dans un historique enflammé de la *pasta*...

– C'est bien avant l'époque romaine que, dans les cuisines préhistoriques...

Les paroles de Giuseppe s'étouffent. Les consonnes prennent la poudre d'escampette, suivies de près par les voyelles. La vibration de l'air se dissipe. Des bras s'agitent, sans poids. Des lèvres remuent dans le flou...

Écœuré. Mes jambes flageolent au souvenir de la nuit passée, à même le sol, dans le sas d'entrée du wagon. À boire du mauvais vin avec un compagnon de hasard. À écouter sa sale vie. La litanie de ses préjugés... Devant moi, les placards regorgent de casseroles, de poêles, de faitouts, d'écumoirs. Poignées dorées. Vases laqués. Aluminium brossé. Hotte anodisée... Les odeurs de cuisson créent du remue-ménage à l'intérieur de moi. Je ne vois plus que la plaque épaisse de marbre sur laquelle repose la lame souillée. L'image d'un poignard enfoncé dans un abdomen...

Je me précipite vers les toilettes pour me libérer. Enfonce deux doigts au fond de ma gorge. L'estomac résiste un moment avant de se soulever. Une gerbe libératrice jaillit de mes entrailles. Par la bouche. Par le nez. Le reste par les pores. La lumière papillote puis se stabilise. Des relents de lavande aigres flottent autour de moi. J'ai survécu.

Et brusquement, revient du bout de mon purgatoire, l'image de Raffaella. Triomphale ! Son visage enveloppé de lumière. Erreur fatale. C'est Raffaella que j'aime. Pas Rossana. Non ! Pas Rossana ! À l'évidence. Ma tête tourne pour cette autre fille qui lui ressemble vaguement. Qui a pris sa place. Mais c'est un leurre ! Elle ne fait que rappeler mon amour perdu. Mon véritable amour. Celui pour lequel je me bats : Raffaella !

Je glisse un œil furtif dans le couloir. Le champ est libre. À l'autre bout, Giuseppe chantonne au milieu des crépitements culinaires. C'est le moment.

Pâle comme un linge, je m'extrais des toilettes. Sans bruit, j'attrape mon sac à dos. La porte d'entrée est à portée de main. J'actionne la poignée... Disparais... Dévale à toute berzingue l'escalier de l'immeuble, comme si la flicaille italienne me collait aux fesses.

Entraîné par mon élan, j'arrive au deuxième étage telle une fusée. Catastrophe ! Dans ma ligne de mire : une paire de couettes et de maigres épaules. Rossana ! Non ! Pas elle ! Pas maintenant ! Impossible d'arrêter le bolide. Pas d'alternative : tel Jackie Chan, je prends appui sur la rampe. M'élance. Un saut olympique. Que j'imagine au ralenti. Mais complètement idiot. Suicidaire !

Je vole, en apesanteur. Décris une courbe superbe de fluidité. Merveilleuse mathématique. Sept mètres. Huit, peut-être. Un record... Après avoir atteint son apogée, la courbe décline. Droit sur les marches de pierre et le mur d'en face. Deux mammas occupent l'espace. Aussi larges l'une que l'autre. Elles reviennent du marché. Bardées de fruits, de légumes, à pleins paniers. Je vois tous les détails. Calcule exactement la scène. Évalue le point d'impact. Les effets secondaires. Le souffle des dondons asthmatiques qui bataillent dans leur ascension vient jusqu'à moi. Et moi jusqu'à lui. Le choc est violent et insignifiant à la fois. Je rebondis. Dans la bonne direction. L'élan toujours en action. Catapulte mon âme aux enfers.

Mes pompes glissent sur les marches. Tout en déséquilibre. Je slalome entre les tomates, les oignons, les melons qui dégringolent en cascade ! Obligé de rétropédaler pour rester en vie. Mais ça va trop vite. Freiner ! Ralentir ! De toute urgence ! Je négocie le dernier virage par miracle. En crochétant la rampe. Arrache la peau de mes mains. Déboule à la vitesse de la lumière. Sous l'échafaudage des peintres, je tente d'intercepter les montants verticaux. Un premier. Il m'échappe. Un deuxième. Ça ripe. Un troisième... À chaque poteau, mon corps se fait harpon pour enrayer la vitesse affolante. Mais je suis un boulet sorti du canon. Mon poids est colossal. J'entends les montants tubulaires déstabilisés se disloquer dans mon dos, les plateaux s'effondrer et le bruit caractéristique d'un pot de peinture de vingt-cinq litres qui explose au sol...

Je traverse la porte cochère comme un dératé. Les carotides à cent à l'heure. La gorge en zigzag. Passe de l'obscur au clair. Sur le trottoir, à l'air libre, le bolide finit par se stabiliser. Enfin.

Autour de moi, les mouvements redeviennent familiers. Le soleil éclabousse la rue. Un piaf turlute au-dessus de ma tête. À l'image de la confusion qui règne dans ma vie sentimentale, je mesure l'effroyable chantier de désolation que je laisse derrière moi.

Le marché coloré de Campo dei Fiori m'envoie un autre son de cloche. Me cligne de l'œil. Efface le chaos. Je m'enfonce dans les étals de fleurs et de fruits. Sans un regard en arrière. À tout jamais, Raffaella.

Chagrin dans un train

J'aperçois à peine le dôme de Sainte-Sophie quand je vais vendre quatre cents centilitres de mon sang. De quoi acheter un billet de train. Le ferry-boat me lâche à la gare d'Haydarpasa. Sur la rive asiatique du Bosphore. J'entre dans le palais ferroviaire. Me traîne mollement vers les guichets. Une queue m'attrape. Négligemment. Cerné par le tumulte. Des voyageurs me bousculent. Passent devant moi. Comme si j'étais transparent. Je flotte dans l'apesanteur houleuse de ce poste frontière tourné vers les confins du monde. Mais le mouvement de la file des usagers est impitoyable. Impossible d'échapper au guichetier. Une femme épaisse grogne. Une autre pousse mon épaule pour me faire avancer. Finalement mon tour arrive. Le préposé lève sur moi ses petits yeux de fouine. La guigne ! Il reste des places.

Le direct pour Téhéran ne circule que le mercredi. Trois jours à lambiner. Cloué dans une chambre à Sultanahmet. Un hôtel sordide. Bruyant. Usé à la corde. Allongé sur le lit défait, j'attends. Stupidement. Comme un chien. Avec pour seul compagnon un vieux Stuka qui se tortille au plafond.

Le jour du départ arrive. Mercredi noir ! Un obscure sursaut de cohérence me pousse jusqu'à la gare d'Istanbul. Sur les quais, des vagues se déversent, en rangs serrés. Je me fais happer par le flux des ombres. Cherche mon train à l'aveuglette. Un haut-parleur braille des annonces en turc, en perse, parfois dans un anglais approximatif. Le convoi me harponne. M'attire dans un compartiment. Me flanque sans ménagement au fond d'un siège. Je m'y abandonne. Dépouillé de moi-même.

Une violente secousse ébranle la rame. Ajuste wagons et valises. Soulève quelques cœurs. Relâche quelques âmes. Un coup de sifflet asthmatique donne le signal du départ. Puis le convoi se met en marche et lentement s'éloigne de Haydarpasa. Les contours des faubourgs s'effilochent. S'évanouissent dans l'écœurant cliquetis engendré par la lutte incessante de la machine contre la férocité des ferrailles antagoniques.

Ratatiné dans mon coin, genoux remontés sous le menton, je me laisse gagner par un état second. Abandonné et misérable. Quelque chose d'énorme surgit du fond de moi. M'agrippe de l'intérieur. Traverse ma poitrine. Remonte le long de ma gorge. Gonfle les canaux de mes confluences faciales. Le flux sature mes oculaires. Ouvre en grand les vannes d'un colossal chagrin.

Ébranlé par la soudaineté de l'irruption, mon corps cède. Se disloque. Ruisselle. Mes efforts pour calmer l'effusion lacrymale sont vains. Je chiale comme un môme à qui on vient d'arracher son jouet favori.

Autour de moi, les visages se plissent. Les dos s'arrondissent. Les poumons continuent de filtrer l'air ambiant mais à l'économie. Tout à la retenue. Peu à peu le compartiment se rétrécit. Comme si ma douleur asséchait la poitrine des occupants.

Seule une gamine, dix ans à peine, s'approche de mon siège. M'observe un long moment, le sourcil interrogatif. Demande enfin dans un français sans accent :

– Pourquoi tu pleures, M'sieur ?

– Je ne pleure pas, petite, j'ai seulement attrapé une vilaine poussière dans l'œil. La fenêtre ouverte, tu vois. Un truc idiot !

– C'est pas vrai, objecte la gosse avec assurance. Quand on a une poussière dans l'œil on pleure pas comme ça... T'as perdu ta maman ?

La réplique de cette enfant me démantèle. Une nouvelle vague de sanglots monte au front.

À l'autre bout du compartiment, le regard maternel s'embrase. De toutes ses autorités muettes, soulignées par le khôl cinglant de ses yeux, elle ordonne à sa fille de revenir s'asseoir à ses côtés.

Peine perdue. La petite peste reste plantée devant son sujet de dissertation. Ses grands yeux d'obsidienne ouverts sur mon malheur.

– Si t'as un problème, tu peux le dire au contrôleur. Tu sais, M'sieur, les contrôleurs, ils sont comme des Princes.

– Non c'est inutile Poupinette. Le contrôleur ne peut sûrement rien pour moi.

Jacques-Rémy Girerd

Jacques-Rémy Girerd est auteur et réalisateur de films d'animation. On lui doit notamment *Ma petite planète chérie*, *L'Enfant au grelot*, *La Prophétie des grenouilles*, *Mia et le Migou*, *Tante Hilda ! ...*

Il a fondé les studios Folimage en 1981 et l'école de la Poudrière en 1999. Il prolonge sa quête artistique par des écrits et des objets détournés.



COLLECTION *LA VOIX DU PAPIER*

Dirigée par Dominique Frot

*« Le plateau c'est le papier ; mon corps est le stylo.
Si je devais écrire, ça serait le même travail. »*

Dominique Frot envisage sa collection comme elle envisage son art. Passionnément à l'écoute de la vie, de toutes les manifestations perceptibles de l'existence, et de ce qu'on appelle la création. Sa recherche de construction convoque paradoxalement l'imprévu, cet imprévu existentiel du créateur qui traverse toute forme d'expression. La collection accueillera des textes généreux, avec lesquels chacun pourra chercher, trouver, construire, faire vivre, des aventures à la fois imaginaires et réelles, passionnantes, dures parfois, ou au contraire fraîches et sensibles, mais toujours fortes et profondément humaines.